



# Tout sauf de marbre

**Pietra viva, Léonor de Récondo, éd. Sabine Wespieser, 240 p., 20 €**

Par **Juliette Einhorn**

Le livre commence comme *Le Nom de la rose* : le moine Andrea est mort. Seul point commun avec Eco : ce qui suit est plutôt une invocation, une ode à cette vie de 20 ans, corps pétrifié que le sculpteur Michelangelo, en cette année 1505, ne se résout pas à disséquer. Ce ravissement de son désir par la mort ne pourra s'absoudre que dans la fuite. Le roman s'ancre dans les carrières de Carrare, loin du couvent romain, où Michelangelo tente d'« extraire la lumière de l'abîme ». Pour honorer la commande du pape Jules II, qui l'a chargé de lui édifier un monumental tombeau, il partage la vie des carriers, qui découpent le marbre de la montagne, et des *riquadatori*, qui le taillent pour le rendre transportable. Ce voyage à ciel ouvert, immersion dans une cathédrale naturelle de pierre, lui permet de nourrir sa dévotion en épuisant son corps dans l'effort : en extrayant les blocs de marbre blanc tombés de la montagne verte, il dessine le monde. C'est aussi une chevauchée en lui-même, où le sculpteur caracole et soubresaute : ses lettres à Guido, un moine du couvent, pour connaître la cause de la mort d'Andrea, ne seront pas envoyées. Polies à coups de heurtoir, elles charrient réminiscences et incantations qui font de Guido un destinataire de substitution, écran au véritable dédicataire. Ces hymnes textuels, textes vocatifs transformés en journal intime, les rêves de Michelangelo où s'invitent les prisonniers tus de sa conscience, ainsi que la

Pierre qu'il martèle, se nouent en une équation spirituelle. Égrenant le chapelet de la mémoire, il remonte, derrière la mort d'Andrea, jusqu'à une autre, plus ancienne. Enfoui dans le cratère de ses 6 ans, le spectre de sa mère disparue rouvre la boîte à souvenirs. La remembrance se mêle au fantasma, le deuil au désir, la mort à la vie. Suivant ce chemin de marbre, l'incantation de Michelangelo fonde l'« éternité minérale » de la pierre, le « silence végétal » de la montagne et son « magma intérieur » en une célébration, clé neuve de son morcellement intime. « De la sienne, bien vivante, naît la main morte d'un autre. » En sculptant les vivants et les morts qui peuplent son âme, il libère sa chair faite de pierre vive, ce qui se cache dans le silence. Puisque la montagne, comme les rêves, est habitée de personnages qui attendent, prenant vie pendant la nuit, il cesse de lutter pour leur ouvrir la porte. « Je suis le bloc de marbre, je contiens le corps d'un autre. » La statuaire, la sculpture, la taille des pierres lui offrent ce corps à corps avec Andrea que la vie lui a refusé. Si, jusque-là, il avait sculpté la pierre pour la transformer en peau, il comprend, dans ces carnets de pierre ardente, que ses personnages, esclaves de l'absence, veulent devenir marbre et hiéroglyphes, voir leur peau se pétrifier, « afin de retourner à ce qu'elle est : des souvenirs millénaires fossilisés, emprisonnés dans le cœur blanc de la montagne ». Car, dans cette alchimique « androgynie créatrice », au style scandé comme la taille du marbre, la nuit se fait jour, et la mort union charnelle. □

